

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

AP21
N8
C3
P25

NOUVELLES

SOIRÉES CANADIENNES

RECUEIL DE LITTÉRATURE NATIONALE

“Faisons-nous de raconter les «délieuses»
histoires du peuple avant qu’il les ait
oubliées.”

CHARLES RABIER.

OCTOBRE.

2ème VOLUME, 10ème LIVRAISON.



QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE L. J. DEMERS & FRÈRE.

1883

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES



SOMMAIRE

1. Poésie..... S. P.
2. Une ville française en Canada..... G. LA MOIÈRE
3. L'Intelligence dans la société.....
4. Octave Crémazie..... THOMAS CHAPUIS
5. Chronique..... J. E. PRINCE

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES,

**Revue littéraire paraissant mensuellement
par livraisons de 48 pages.**

Abonnement \$3.00 par année.

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,

P. O. Boîte 945, Québec.

ADMINISTRATEURS :

L. J. DÉMERS & FRÈRE,

30, rue de la Fabrique, Québec.

Toutes correspondances concernant l'administration doivent être adressées
à M. L. J. DÉMERS & FRÈRE.

L'AUTOMNE.

L'azur n'est plus égal comme un rideau sans pli.
La feuille, à tout moment, tressaille, vole et tombe ;
Au bois, dans les sentiers où le taillis surplombe,
Les taches du soleil, plus larges, ont pâli.

Mais l'œuvre de la sève est partout accompli :
La grappe autour du cep se colore et se bombe,
Dans le verger la branche au poids des fruits succombe,
Et l'été meurt, content de son devoir rempli.

Dans l'été de ta vie enrichis-en l'automne,
O mortel, sois docile à l'exemple que donne,
Depuis des milliers d'ans, la terre au genre humain ;

Vois : le front, lisse hier, n'est déjà plus sans rides,
Et les cheveux épais seront rares demain :
Fuis la honte et l'horreur de vieillir les mains vides.

S. P.

UNE VILLE FRANÇAISE EN CANADA.

Emparons-nous du sol.

A une heure et demie de Montréal, le voyageur, qui vient de Québec par le Grand Tronc, peut admirer la jolie petite ville de St-Hyacinthe, coquettement assise sur la rive gauche de l'Yamaska.

D'un côté, sur une éminence, se dessine majestueusement le colossal édifice du Séminaire, aux trois quarts entouré de massifs de verdure, et dont la haute tour s'élanche hardiment dans le ciel. Un peu plus loin, une autre maison d'éducation, remarquable par l'instruction forte et recherchée qu'on y donne, et un petit château qui ne tient d'aucune architecture, mais qui n'en a pas moins son cachet, tranchent sur le front d'une immense forêt de pins centenaires. De l'autre côté, s'échelonnent sur le penchant d'un côteau, une suite de constructions massives, prisons, hôpitaux, communautés religieuses, palais épiscopal, au milieu desquelles la cathédrale, et

l'église des Dominicains dressent leurs clochers et leurs tourelles.

Au bas du coteau, sur une pointe de terre que la rivière entoure, et dont le rivage est couvert de moulins et de fabriques se groupent les édifices publics, les maisons de commerce, et les habitations des classes commerciales et ouvrières.

En arrière de St-Hyacinthe, s'étend jusqu'à la Rivière Richelieu, une vallée dont la surface uniforme est interrompue par des bois qui disparaissent promptement sous la hache du colon, et par une couple de collines de peu d'élévation.

Au sud et à l'est, on aperçoit au loin une suite de montagnes, tantôt d'un bleu pâle, tantôt d'un vert sombre, qui ferment l'horizon, et donnent à cette partie du pays un caractère à la fois grandiose et pittoresque.

Les eaux qui arrosent ces plaines coulent entre des rives resserrées, sur un lit d'argile ou de roc, et vont se perdre dans celles du St. Laurent, à cet endroit incomparable où la baie de la Vallière et la baie St. François, semées d'îles et d'ilots couronnés de grands arbres, réunissent, à l'automne, tant de chasseurs et d'excursionnistes. Sur chaque rive, de distance en distance, quelques maisons, parfois des villages, entourent les églises

qui se font face, et dont les cloches entrecroisent leurs sons dans l'espace, aux heures de la prière.

Dans la saison des fleurs, Saint Hyacinthe présente un aspect féerique, aussi beau alors que désolé en hiver. Une longue promenade, ornée d'élégantes villas et de somptueuses résidences, plantée d'ormes et d'érables, parsemée de fleurs de toutes sortes, est le lieu du rendez-vous général! Sur le soir, à l'heure où le crépuscule se fait, on peut y rencontrer toute la population, vieillards et enfants, cavaliers et promeneurs en voitures, élégants dandies avec lorgnons et badines, jeunes filles aux longues chevelures, amoureux et blasés, même jusqu'à des fumeurs à la pipe, qui se trouvent bien chez eux et qui en profitent.

Au milieu de la promenade, vis-à-vis le Palais de Justice, un parc dont personne ne foule les allées, mais que beaucoup de monde entoure, réunit les corps de musique de la ville, qui, plusieurs fois la semaine, y donnent des concerts en plein air. On reste là, jusqu'à une heure avancée de la soirée, rêvant de l'Espagne et de l'Italie, et se laissant bercer aux accords mélodieux des instruments.

Les immenses jardins du Séminaire, la promenade sous les grands arbres, en face le lac de la villa Bedini, l'extrémité de la rue Girouard, en dehors de la ville, sont autant de lieux enchantés,

que l'étranger ne visite jamais sans témoigner de son admiration.



St-Hyacinthe est avant tout, une ville essentiellement française, où notre race s'est conservée intacte, avec ses mœurs, ses coutumes, sa religion, sa langue et son patriotisme. Il est peu d'endroits dans ce pays, où l'on soit si français, où l'on ait su écarter si complètement l'empiètement des races étrangères, où une population ait si bien gardé la même unité de vues et de sentiments, en ce qui regarde notre nationalité.

Chaque année on y fête avec enthousiasme la St-Jean-Baptiste, on s'y affirme comme canadien français, avec une énergie presque féroce, on s'y montre patriotes, et patriotes avant tout.

Il y a près de vingt ans, quand l'Église et la France firent appel au monde entier pour la défense du pape, les Canadiens-Français fournirent tout un bataillon de zouaves, et plusieurs des enfants de St-Hyacinthe s'enrôlèrent sous la bannière de Pie IX.

En 1870, pendant que la France luttait avec l'énergie du désespoir contre l'armée prussienne, on fit à St-Hyacinthe des démonstrations que je n'oublierai jamais. Dans des assemblées où la population se rendait en foule, on prononçait des discours où les sympathies pour la France le dis-

putaient à la haine pour la Prusse, on acclama les victoires de nos frères de là bas, comme on pleura leurs deuils. Après la guerre il fut question d'une souscription nationale : chacun applaudit à l'idée de prendre part à l'œuvre de libération du territoire français. Le projet échoua ailleurs, mais St-Hyacinthe avait déjà donné des preuves de son dévouement.

En 1879, quand le câble nous eut appris la mort du Prince Impérial, tombé héroïquement au champ de la gloire, les citoyens de St-Hyacinthe firent une démonstration française à sa mémoire, et chantèrent une messe de *Requiem* pour le repos de son âme. Sous la conduite du vaillant colonel Doharty, qui, malgré son nom irlandais, est aussi français que le plus français d'entre nous, les volontaires du 83^{ème} bataillon assistèrent au service, et envoyèrent plus tard à l'Impératrice Eugénie une couronne d'immortelles qui fut déposé sur le tombeau du Prince, dans sa chapelle mortuaire de Chiselhurst.

Depuis plus d'un demi-siècle, St-Hyacinthe a été le lieu de résidence de plusieurs des anciennes familles du Canada, les Dessauls, les Laframboise, les Taché, les Duchesnay, les LaMothe, les de LaBruère chez lesquelles sont précisément conservées les vieilles coutumes françaises.

Le Séminaire de St-Hyacinthe, dont les directeurs se sont toujours distingués par une grande

largeur de vues et une haute science, n'a pas peu contribué à conserver à la population le cachet national qui la caractérise. De cette institution, sont sortis de hauts dignitaires de l'église, d'illustres jurisconsultes, etc., des politiciens distingués.

C'est à peine si, après un siècle d'existence, on peut compter dans St-Hyacinthe, dix familles de nationalité étrangères sur une population de 6000 âmes.

Il y a d'autres endroits dans la Province de Québec où nous avons obtenu des résultats identiques, mais il y en a beaucoup aussi où nous nous laissons submerger par le flot des races étrangères. Avec du travail, de la volonté, du patriotisme et de la persévérance, il y a moyen de prévenir cela. C'est en nous groupant dans les mêmes centres, c'est en réunissant nos frères dispersés que nous parviendrons à renforcer notre nationalité.

Plus la France est faible en Europe, plus elle doit être forte ici. Afin que si un jour, elle nous envoie une émigration considérable, ou si elle vient chercher ici une liberté qu'elle ne pourrait avoir chez elle, nos frères de là bas puissent trouver en Canada une France nouvelle, et une patrie à eux, avec leur religion, leur langue, et leurs coutumes.

G. LAMOTHE.

Montréal, septembre 1883.

L'INTELLIGENCE DANS LA SOCIÉTÉ.

LE rôle de l'intelligence n'est pas aussi négatif qu'on a pu le croire, même dans ce siècle où tout semble ne devoir être pesé qu'au seul poids du succès. Ce rôle ou plutôt ce règne est un droit, et le droit a toujours le dernier mot !

Néanmoins ce droit de souveraineté de l'intelligence bien que incontestable est rarement incontesté.

Par intelligence il faut entendre ici une faculté intellectuelle dépassant les limites de l'ordinaire et mettant ses forces au service de la société.

Dans notre siècle, un siècle de lumière dit-on, par une anomalie insupportable chaque individu veut être étoile ou flambeau. C'est universel.

Quel être humain n'a pas la modestie de se croire quelque chose, et de penser, de dire même quelquefois, que lui du moins pourrait sauvegarder les intérêts de l'état et de la société si on lui passait le commandement.

C'est là une des grandes erreurs modernes, une des plus répandues et des plus enracinées dans la nature : L'illusion ! Personne n'est content de son rôle et trop souvent les aspirations sont à l'inverse des aptitudes.

Horace caractérisait bien cette lubie enivrante, il y a dix-huit siècles déjà, en ces termes :

Optat cephippia bos piger, optat arare caballus.

On se repait d'aspirations et de suffisance. On porte envie à la royauté de l'intelligence ! " Tu me dépasses, donc tu m'écrases ", est la formule à l'ordre du jour. C'est le cri naturel de l'orgueil impuissant. Or, comme le disait Voltaire : " L'orgueil a du bon, mais quand il est soutenu par l'ignorance il est parfait. "

Et Voltaire avait cent fois raison.

Oui quand l'incapacité, l'ignorance et l'envie logent à l'enseigne de la présomption et quelquefois du succès on sent toute la vérité de cette parole d'Alfred de Musset : " L'impuissance est la première des puissances. "

Un individu soudoyant les trompettes populaires voit son nom, redit par tous les échos du retentissement et du fla-fla, s'élever jusqu'aux nues. Agréable perspective, n'est-ce pas ? Et l'on serait tenté de prendre au sérieux cette boutade d'un

auteur humoristique : " La modestie est la conscience des sots. "

Et pourtant l'intelligence et le talent ont des droits acquis au gouvernement des peuples. C'est d'ordre divin, c'est d'ordre naturel. Si la réserve semble être le partage des cœurs d'élite, soyez sans crainte ! Ils sont de l'avenir. La patience est la vertu des citoyens de l'avenir.

Voilà pourquoi à une heure indiquée par un décret qui n'est pas humain, l'intelligence reparait, les brouillards se dissipent et l'on voit encore resplendir ce foyer ruisselant de lumière devant lequel on s'incline et que l'on acclame avec des cris d'admiration. Le génie et le talent parviennent toujours à se faire connaître et si les nuages de l'atmosphère morale empêchent leurs rayons de venir jusqu'à nous, on sent, comme aux jours d'orage qu'au delà de la tempête resplendit un astre radieux dans l'azur serein des sphères du ciel.



Un auteur contemporain a écrit une page magnifique sur ce sujet. Nous croyons qu'elle a sa place dans ce travail.

" Tous les esprits vraiment puissants ont un mot à dire et le disent en effet tôt ou tard. Le génie ou le talent ne sont pas des accidents imprévus dans

l'humanité ; ils ont une raison d'être et par cela même ne sauraient rester toujours dans l'obscurité, car si la foule ne va pas au devant d'eux ils savent aller au devant d'elle. Le génie c'est le soleil, tout le monde le voit : le talent c'est le diamant qui peut rester longtemps perdu dans l'obscurité mais qui toujours est aperçu par quelqu'un. ”

C'est la loi suprême et consolante.

Il n'est pas besoin de raisonnements pour démontrer que le gouvernement des sociétés appartient à l'intelligence.

Un homme qui fut un économiste distingué, un grand penseur et un écrivain illustre, Etienne Parent, nous a donné des pages magnifiques sur ce sujet. Partisan éclairé de la grande loi de la hiérarchie intellectuelle, il a su montrer combien est essentielle et vitale la question du gouvernement par l'intelligence. C'est le grand moteur, le sublime mécanicien qui seul a le droit et le pouvoir d'imprimer le mouvement aux rouages de la machine politique.

Voilà pourquoi la force n'a jamais eu raison du droit. Elle a bien pu l'opprimer et cru l'anéantir, mais ce n'était qu'en passant.

Tant qu'une société a l'intelligence pour la guider, tant qu'elle marche à la suite de cette

colonne lumineuse comme les Hébreux dans le désert, elle n'est pas perdue. Et quand Dieu veut perdre un peuple ou le punir il commence par éteindre le flambeau qui lui montrait l'abîme.

C'est buriné dans l'histoire, et nos annales canadiennes le proclament à chaque page.

Il vint un temps où, las de lutter par le droit contre la force, le peuple canadien résolut de rencontrer l'ennemi sur son propre terrain. Les vagues populaires soulevées par le vent d'une immense indignation se ruèrent en 1837 contre le pouvoir qui les opprimait, comme les ondes furieuses de l'océan contre ses rivages.

Après des prodiges d'héroïsme il fallait succomber. Nous étions vaincus. La passion, explicable, sans doute, avait engendré la révolte, et de la révolte naquit l'Union, ce programme infernal dont la fin était l'anéantissement de la race canadienne-française.

Mais ici encore le droit et la justice, cette admirable personnification de l'intelligence nous sauva.

Ce n'est pas sans émotion que l'on revoit le récit de cette lutte formidable qui marqua les premières années de l'Union. La main sûre de Lafontaine et de ses amis patriotes tenait haut et ferme le guidon sacré de notre nationalité. Leur voix fière et libre fit vibrer les échos de la chambre législa-

tive et réclama au nom de la justice, au nom du droit, au nom de l'intelligence contre les exactions de la force.

Le triomphe fut assuré et la reconnaissance publique, la postérité, en posant sur leur front la couronne de l'immortalité y ajouta le fleuron de la victoire à celui du courage.

L'Angleterre se croyait invincible. Le canon avait moissonné bien des têtes : l'échafaud en avait vu tomber plusieurs. Mais le droit n'avait pas dit son dernier mot, et après quelques années de lutte, nous avons conquis tout ce que nous avons autrefois demandé.

Voilà ce que peut l'intelligence.



Une des grandes manifestations de l'intelligence, une de ses grandes forces dans la société, c'est la littérature, c'est la presse.

La littérature n'est pas seulement l'expression de la société, comme l'a dit M. de Bonald, c'en est aussi la directrice.

Son influence est d'autant plus infaillible qu'elle est indirecte. Chrétienne et civilisatrice, elle rend le peuple meilleur en l'habituant à agrandir ses pensées, à élever son cœur ; meurtrière de l'âme,

elle enfonce le poignard après avoir produit l'anesthésie morale en faisant respirer à l'âme les parfums délétères, mais non sans agréable saveur, de ses produits empoisonnés.

La responsabilité qu'endosse l'écrivain n'est donc pas une vétille marquée au coin de l'inutilité.

Dirai-je un mot de la littérature dont l'influence plus directe a aussi des effets plus immédiats : la presse. La presse qui est le pouvoir par excellence ; la presse, cette institution magnifique qui est à la fois " un sacerdoce civil et une milice " ; la presse enfin dont Donoso Cortès disait : " De tous les pouvoirs nés de la nouvelle organisation des sociétés européennes, le plus colossal, le plus exorbitant est celui qui est accordé à chacun de faire parvenir sa parole aux oreilles du peuple. "

Oui c'est bien là le siège de la royauté de l'intelligence. Ce que le journaliste dit et pense, des milliers de personnes le pensent et le répètent après lui et avec lui.

C'est là qu'est la grande force, la grande puissance et le grand danger.

Notre illustre penseur, Etienne Parent, disait. " La presse, oui la presse sera le trône des puissances de l'avenir, et sur le trône il n'y a que l'intelligence qui puisse s'asseoir. Voilà ma démo-

cratie à moi ; et c'est à elle qu'appartient l'avenir. . . . Comme les autres autorités ses devancières vous ne la verrez pas vieillir et s'affaiblir avec la dégénérescence des races dominantes, ou la corruption des institutions politiques."

L'éminent polémiste avait raison : mais il avait trop bonne opinion de la presse. Là comme partout ailleurs s'est glissé l'abus, la corruption s'y a créé des adeptes et y fait des victimes.

Qu'elle est donc grande la responsabilité de ceux qui trompent le peuple et le mènent à l'abîme et à la ruine !

Dans certains pays on l'excite à la révolte et " le peuple prête toujours l'oreille à ceux qui, dans les temps de désastres lui conseillent comme seul moyen de salut, les séditions et les bouleversements."

Chez nous c'est différent.

Le grand crime de la presse c'est de se repaître d'insultes et de dénigrement.

La grande arme, celle à l'ordre du jour, ce sont les attaques contre la vie privée. C'est par là qu'on frappe un adversaire, c'est par là qu'on attaque un gouvernement en cherchant à clouer au gibet du mépris public chacun des membres qui le composent.

Comme au temps de Royer-Collard on peut dire : " Le respect s'en va, nous périrons faute de respect."

Saint-Jérôme dans une épître immortelle disait :
" Ubi contemptus ibi frequens injuria, ubi autem injuria, ibi et indignatio ; ubi indignatio, ibi quies nulla."

Ce mot est l'arrêt de notre condamnation politique. Sans doute il y a eu des abus dans les gouvernements, mais dans la presse ils sont encore plus grands.

Il y a dans cette croisade contre le respect quelque chose de tellement infernal, que la vue de ces excès arrachait à Donoso Cortès cette impérissable sentence : " L'éternité seul a des peines suffisantes pour punir ceux qui mettent la parole, ce don divin, au service de l'erreur. "

Il y a dans cette dépréciation mutuelle un germe de faiblesse pour le règne de l'intelligence dans la société.

Pourquoi voyons nous aujourd'hui la société si souvent opprimée, si souvent impuissante ? C'est que le règne de l'intelligence est aboli : le nombre et la corruption l'emportent.

Mais n'y a-t-il pas dans l'intelligence elle-même quelque chose d'incomplet ? N'y a-t-il pas quelque

chose qui l'empêche de produire son effet et de verser sur les peuples ses torrents de lumière en leur dictant ses ordres et ses sages commandements ?

Oui quelque chose fait défaut.

Cet élément absolument nécessaire à la vie de l'intelligence, le christianisme, tend à disparaître peu à peu de l'atmosphère politique. Là où il n'est plus, l'air est vicié, la lumière moins limpide, les peuples moins heureux et surtout moins libres.

Le christianisme c'est la liberté, parceque c'est l'intelligence.

Le 21 mai 1881, M. de Belcastel, dans un discours à jamais célèbre, prononçait ces paroles qui sont toutes de vérité et d'évidence : " La liberté n'est pas la racine de l'arbre civilisateur. C'est un fruit que l'on cueille sur l'arbre de la vérité. Or le nom de la vérité c'est le Christ."

Oui le Christ c'est la liberté, c'est la vérité, parce que c'est la pure intelligence.

ALTAIR

OCTAVE CREMAZIE.

(Suite.)

Un esprit vulgaire eût accusé le mauvais goût du public et se fût entêté à rimer au hasard, en dépit de Minerve et du bon sens. Un poète d'occasion se fût découragé et eût condamné sa muse au perpétuel silence. Mais Crémazie n'était ni un esprit vulgaire ni un poète d'occasion. Il possédait le fond sacré et son amour-propre littéraire lui laissait comprendre que le meilleur moyen de triompher de la critique sévère, c'est de corriger les défauts qu'elle signale. Il se remit donc au travail, il étudia les règles de la composition poétique, il regarda de plus près, dans leurs détails, les œuvres des maîtres, il y chercha l'harmonie, la mesure, le juste rapport de la pensée et de l'expression. Et, après une année de silence et d'étude, il reparut avec une pièce qui, sans être parfaite, marquait déjà un immense progrès. C'était encore une poésie du jour de l'an — 1er janvier 1850 — mais si le sujet était le même, quelle différence dans l'exécution ! Le poète avait trouvé le rythme, le rythme, ornement de la prose et nécessité du vers, qui donne des ailes au style,

qui est l'âme de la musique et de la poésie. Qu'on se rappelle le début de l'année précédente : *quand un nouvel an sonne, on aime à regarder en arrière de soi, etc.*, et qu'on juge du chemin parcouru en lisant les vers suivants :

Quand après la tempête où la mer en furie
A menacé cent fois leur fortune et leur vie,
Répondant à l'appel du hardi timonnier
Les braves matelots ont retrouvé leur nombre,
Ils répètent gaîment, quoique le ciel soit sombre,
Les doux refrains du nautonnier.

Pourquoi donc, nous aussi, qui saluons l'aurore
Du premier jour de l'an, ne pas chanter encore ?
C'est qu'au touchant appel qui se fait aujourd'hui,
Dans ces vœux de bonheur qu'avec joie on prononce,
Plus d'un nom bien-aimé restera sans réponse ;
Nos larmes répondront pour lui.

Le progrès est évident. Ces vers ne sont pas irréprochables, mais ce sont des vers. On y sent le souffle et le mouvement poétiques.

A partir de ce moment, Crémazie se perfectionna de plus en plus. Les lettrés et les littérateurs de l'époque virent avec surprise s'épanouir et se développer ce talent dont rien ne leur avait fait soupçonner l'existence. Ce nouveau citoyen de la république des lettres, ce poète dont le nom ne figurait pas dans le *Répertoire National*, se faisait place au milieu de notre élite littéraire, et s'annonçait comme notre vrai poète national. Dans sa pièce du jour de l'an 1852, on entendait déjà éclater la note patriotique qui, avec la note

funèbre, devait donner le ton à son œuvre toute entière. "La France vivra," s'écriait-il,

..... Dans la jeune Amérique
Aux jours les plus heureux de sa splendeur antique,
La France avait jeté sur des bords inconnus,
Quelques nobles enfants, quelques prêtres sublimes,
Intrépides héros, et premières victimes,
Dont les noms glorieux nous sont tous parvenus.

Et depuis ce temps-là, malgré bien des tempêtes
Qu'une race ennemie attirait sur leurs têtes,
Produisant chaque jour un effort surhumain,
Les fils de ces héros ont gardé l'héritage
De leur lointain pays, pur de tout alliage,
Sans jamais rien laisser aux ronces du chemin.

Et si la France un jour au tombeau descendu,
Après mille combats noblement abattue,
Tombait sous le pouvoir d'un invincible bras,
Qu'il se trouve du moins, dans sa douleur profonde,
Un Canadien-Français qui puisse dire au monde
La France ne meurt pas.

Voilà Crémazie dans sa première manière. Les souvenirs de la vieille mère-patrie, les luttes héroïques de nos ancêtres, les gloires et les tristesses de notre passé, les bruits de batailles et de victoires vont emplir ses strophes. Il a lu Garneau, il a senti son génie s'enflammer à ces récits glorieux. Son imagination s'est éprise de nos dramatiques annales, de nos pionniers, de nos apôtres et de nos héros. Et puis, tandis qu'il rêve au passé, les brises de l'Atlantique lui apportent des rumeurs de guerre et des bruits de clai-

rons. La France a tiré l'épée ; alliée de l'Angleterre, elle va rajeunir sa gloire aux champs de la Crimée et sous les murs de Sébastopol. Et notre poète chante les exploits de nos deux mères-patrie : l'ancienne et la nouvelle. Il célèbre leur alliance invincible, il salue leur triomphe avec enthousiasme. Les pièces intitulées : *La guerre d'Orient* (1854), et *Sur les ruines de Sébastopol* (1855) doivent être rangées, au jugement même de leur auteur, parmi ses meilleures inspirations.

Dès lors on ne contesta plus le mérite littéraire de Crémazie. On le reconnut comme le plus grand de nos poètes, et sa lyre devint le mélodieux organe des souvenirs, des joies et des espérances de tout un peuple. Son style acquérait chaque jour des qualités nouvelles, et son talent gagnait sans cesse en élévation et en éclat. La visite de *la Capricieuse*, dans l'été de 1855, lui inspira les plus beaux vers qu'il eût encore écrits. Au milieu des fêtes et des réjouissances publiques qui signalèrent cette visite mémorable, au lendemain de l'inauguration du monument des braves, son *Vieux soldat canadien* fut accueilli avec enthousiasme. Après la majestueuse éloquence de M. Chauveau, on était heureux de pouvoir faire entendre à ces frères retrouvés les accents vraiment harmonieux d'une muse franco-canadienne. On éprouvait une légitime fierté à prouver à nos hôtes de France, que la langue de Racine, pas plus que celle de Bossuet, n'avait fait naufrage sur les

rives du St-Laurent. A notre gré, ce petit poème se recommande aux lecteurs par des beautés de premier ordre. Le talent de l'auteur s'y déploie avec une aisance et un naturel qu'on ne lui retrouve pas toujours. La conception est très-heureuse. Un vieux soldat canadien qui a combattu sous Montcalm, malgré le triomphe de l'Angleterre et la cession de la colonie, nourrit toujours dans son cœur l'espérance de revoir encore flotter sur nos murailles le drapeau de la France. Appuyé sur son fils, il se rend souvent aux remparts pour *interroger la rive*, et

Chercher si les Français que, dans sa foi naïve
Depuis de si longs jours il espérait revoir,
Venaient sur nos remparts déployer leur bannière !
Puis retrouvant le feu de son ardeur première,
Fier de ses souvenirs, il chantait son espoir.

“ Pauvre soldat aux jours de ma jeunesse
“ Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps !
“ Je viens encor dans ma triste vieillesse,
“ Attendre ici vos guerriers triomphants.
“ Ah ! bien longtemps vous attendrai-je encore
“ Sur ces remparts où je porte mes pas ?
“ De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?
“ Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

.....

“ Pauvre vieillard, dont la force succombe,
“ Rêvant encore l'heureux temps d'autrefois,
“ J'aime à chanter sur le bord de ma tombe
“ Le saint espoir qui réveille ma voix.
“ Mes yeux éteints verront-ils dans la nue
“ Le fier drapeau qui couronne leurs mâts ?
“ Oui, pour le voir, Dieu me rendra la vue !
“ Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?

Un jour pourtant que grondait la tempête,
Sur les remparts on ne le revit plus.
La mort hélas ! vint courber cette tête
Qui tant de fois affronta les obus.
Mais, en mourant, il redisait encore
A son enfant qui pleurait dans ses bras :
" De ce grand jour tes yeux verront l'aurore,
" Ils reviendront, et je n'y serai pas ! "

Et alors, saluant dans un très-beau mouvement
le drapeau français que *la Capricieuse* a ramené
dans notre port, pour la première fois depuis la
conquête, le poète s'écrie :

Tu l'as dit, ô vieillard, la France est revenue.
Au sommet de nos murs, voyez-vous dans le nue
Son noble pavillon dérouler sa splendeur ?
Ah ! ce jour glorieux où les Français, nos frères,
Sont venus, pour nous voir, du pays de nos pères,
Sera le plus aimé de nos jours de bonheur.

Mais, là-bas, quelle est cette forme indécise que
le souffle de la brise fait trembler ? C'est le vieux
soldat canadien que le canon de la France a ré-
veillé, et qui vient saluer le drapeau si longtemps
attendu. Il croit que la France ramène enfin ses
guerriers triomphants sur nos rives ; il lève vers
le ciel ses bras reconnaissants. Tous les vieux
Canadiens moissonnés par la guerre, abandonnent
leur couche funèbre, pour voir leur rêve réalisé :

Et puis on entendit, le soir, sur chaque rive,
Se mêler au doux bruit de l'onde fugitive,
Un long champ de bonheur qui sortait des tombeaux.

La pensée est heureuse, et noblement, poétiquement rendue. Mais ce qui nous paraît encore supérieur à la pièce que nous venons d'analyser, c'est l'envoi aux marins de *la Capricieuse*, que Crémazie y ajouta. Jamais la poésie canadienne n'avait parlé une langue aussi souple, aussi noble, aussi simplement et facilement belle. Nous croyons devoir lui donner place dans cette étude.

*Quoi ! déjà nous quitter ? Quoi ! sur notre allégresse
Venir jeter sitôt un voile de tristesse ?
De contempler souvent votre noble étendard
Nos regards s'étaient fait une douce habitude.
Et vous nous l'enlevez ! Ah ! quelle solitude
Va créer parmi nous ce douloureux départ !*

Vous partez. Et bientôt voguant vers la patrie,
Vos voiles salûront cette mère chérie ?
On vous demandera, là-bas, si les Français
Parmi les Canadiens ont retrouvé des frères ?
Dites-leur que, suivant les traces de nos pères,
Nous n'oublirons jamais leur gloire et leurs bienfaits.

Enfants abandonnés bien loin de notre mère,
On nous a vus grandir à l'ombre tutélaire
D'un pouvoir trop longtemps jaloux de sa grandeur.
Unissant leurs drapeaux, ces deux reines suprêmes
Ont maintenant chacune une part de nous-même,
Albion notre foi, la France notre cœur.

Adieu ! noble drapeau ! Te verrons-nous encore
Déployant au soleil ta splendeur tricolore ?
Emportant avec toi nos vœux et notre amour,
Tu vas sous d'autres cieux promener ta puissance.
Ah ! du moins en partant laissez-nous l'espérance
De pouvoir, ô Français, chanter votre retour.

Ces naïfs paysans de nos jeunes campagnes
 Où vous avez trouvé vos antiques Bretagnes,
 Au village, de vous parleront bien longtemps.
 Et quand viendra l'hiver et ses longues soirées,
 Des souvenirs français ces âmes altérées
 Bien souvent rediront le retour de nos gens !

Comme ce vieux soldat qui chantait votre gloire,
 Et dont, barde inconnu, j'ai raconté l'histoire,
 Sur ces mêmes remparts nous porterons nos pas ;
 Là, jetant nos regards sur le fleuve sonore,
 Vous attendant toujours, nous redirons encore :
 Ne paraissent-ils pas ?

Les artistes en hémistiches ne sauraient manquer d'admirer le mouvement et la structure savante de la première strophe : *Quoi déjà nous quitter*, etc. L'art de rompre la monotomie de l'alexandrin sans détruire le rythme, de couper le vers sans le briser, et de varier la mesure sans la violer, y est pratiqué supérieurement. Voilà comme un vrai poète sait tirer parti du mètre et manier la phrase poétique. Le reste de l'envoi correspond à la première strophe. La mélancolie de l'adieu, la promesse consolante du souvenir, l'incertaine espérance du retour, tout est rendu avec un charme profond. Détachons, avant de poursuivre, le vers-programme.

Chacune a maintenant une part de nous-mêmes ;
Allion notre foi, la France notre cœur.

C'est bien là où nous en sommes vis-à-vis la France et l'Angleterre. Le poète a su peindre

la situa ion, en un vers bien frappé, mieux qu'un écrivain politique ne l'aurait pu faire en dix alinéas.

Le talent de Crémazie entre maintenant dans une phase nouvelle. Jusqu'ici c'est la note patriotique et guerrière qui a surtout caractérisé sa poésie. Il a grandi peu-à-peu ; il s'est débarrassé des défauts qui l'avaient désigné aux épigrammes de la critique ; l'inexpérience des débuts a fait place à l'entente de la composition, et à la science du vers. Désormais, on l'acclame comme un grand poète, on salue en lui le maître de la lyre canadienne. Mais il ne s'arrêtera pas dans la carrière, comme tant d'autres poètes célèbres, après avoir triomphé des premiers obstacles et gagné la faveur du public. Il veut justifier les applaudissements qu'on lui prodigue par des œuvres de plus en plus originales et châtiées. Et, sans dire adieu à la muse héroïque, il prête l'oreille au murmure plaintif de la muse funèbre qui va lui dicter ses plus beaux chants.

L'élegie des *Morts* est du 1er novembre 1856. Elle fut publiée dans le *Journal de Québec*, et, chose humiliante pour notre public, elle passa presque inaperçue. " Pas une seule autre feuille (que le *Journal de Québec*) n'en souffla mot," dit l'auteur lui-même, " et pourtant c'est bien ce que j'ai fait de moins mal. L'année suivante, Chauveau reproduisit cette pièce dans le *Journal de*

l'Instruction Publique, et deux ou trois journaux en parlèrent dans ce style de réclame qui sert à faire l'éloge d'un pantalon nouveau tout aussi bien que d'un poème inédit."

Cette pièce des *Morts* est peut-être le chef-d'œuvre de la poésie canadienne. On en a beaucoup parlé, on l'a beaucoup citée, on l'a plus d'une fois analysée ; mais comment, dans une étude sur Crémazie, ne pas en parler encore ?

Nous l'avons relue bien souvent, toujours avec la même émotion, et la même joie intime que fait éprouver la vision du Beau. Quelle grave harmonie ! quel souffle ample et puissant ! quelle mélancolie poignante et vraie ! quelle hauteur d'inspiration et quelle perfection de détails ! Ah ! le poète qui écrivit ces vers empreints d'une si religieuse tristesse, n'avait pas une âme vulgaire. Il était fait pour les sommets, et les grands espaces. Ce fut peut-être son malheur. Les détails du métier, et l'atmosphère du négoce, lui furent fatals, " Sur la terre, les grandes ailes sont parfois un empêchement, et l'oiseau le plus puissant au vol, celui qui trouve le calme par dessus la région des orages et des tempêtes, périt souvent misérablement parce que pour s'enlever, il lui faut beaucoup de vent ou un endroit élevé." (*) Mais arrêtons nous un instant pour admirer quelques unes des

(*) Laure Conan.

beautés de premier ordre dont l'élégie des *Morts* est parsemée. Dès le début on sent que le poète va faire grand.

O morts ! dans vos tombeaux vous dormez solitaires,
 Et vous ne portez plus le fardeau des misères
 Du monde où nous vivons,
 Pour vous le ciel n'a plus d'étoiles ni d'orages,
 Le printemps de parfums, l'horizon de nuages,
 Le soleil de rayons.

Que demandez-vous donc aux hommes, continue le poète, que demandez-vous à la foule qui passe indifférente ? " Rien, rien qu'un souvenir. "

Toutes les voluptés où notre âme se mêle,
 Ne valent pas pour vous un souvenir fidèle,
 Cette aumône du cœur,
 Qui s'en vient réchauffer votre froide poussière,
 Et porte votre nom, gardé par la prière,
 Au trône du Seigneur.

Hélas ! ce souvenir que l'amitié vous donne,
 Dans le cœur meurt avant que le corps n'a bandonne
 Les vêtements de deuil,
 Et l'oubli des vivants, pesant sur votre tombe,
 Sur vos os déchainés plus lourdement retombe
 Que le plomb du cercueil !

Notre cœur égoïste au présent seul se livre,
 Et ne voit plus en vous que les feuillets d'un livre
 Que l'on a déjà lus ;
 Car il ne sait aimer dans sa joie ou sa peine
 Que ceux qui serviront son orgueil ou sa haine :
 Les morts ne servent plus.

Ce dernier vers est admirable, dans son énergique concision et sa navrante réalité. *Les morts ne servent plus* ; le sillage qu'ils ont tracé dans notre vie s'efface peu à peu ; les regrets les plus cuisants s'adoucissent, tant il est vrai que le cœur de l'homme est voué à l'inconstance, et que ses affections les plus pures sont soumises à cette inévitable fragilité qui règne sur les choses du temps. Victor Hugo a dit :

Chaque élément retourne où tout doit redescendre,
L'air reprend la fumée, et la terre la cendre,
L'oubli reprend le nom.

Et Lacordaire, à son tour, s'est écrié : “ Je le veux, une prière amie nous suit au delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom ; mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et voilà l'histoire de l'homme dans l'amour.” Le lecteur nous pardonnera ces rapprochements qui se sont naturellement placés sous notre plume. Nous revenons au chef-d'œuvre de Crémazie. C'est dans cette pièce qu'il se sert pour la première fois, croyons-nous, du vers de six pieds :

Tristes, pleurantes ombres
Qui dans les forêts sombres
Montrez vos blancs manteaux,
Et jetez cette plainte
Qu'on écoute avec crainte
Gémir dans les roseaux.

O lumières errantes,
Flammes étincelantes,
Qu'on aperçoit la nuit
Dans la vallée humide,
Où la brise rapide
Vous promène sans bruit ;

Voix lentes et plaintives,
Qu'on entend sur les rives
Quand les ombres du soir,
Épais-sant leur voile,
Font briller chaque étoile
Comme un riche ostensor ;

Clameur mystérieuse,
Que la mer furieuse
Nous jette avec le vent,
Et dont l'écho sonore
Va retentir encore
Dans le sable mouvant ;

Clameur, ombres et flammes,
Êtes-vous donc les âmes
De ceux que le tombeau,
Comme un gardien fidèle,
Pour la nuit éternelle
Retient dans son réseau ?

Il y a là six strophes d'une grande richesse d'expression, et d'un mouvement très-heureux. Puis, reprenant le vers de douze pieds, le poète nous montre les morts qui abandonnent leurs tombes et qui viennent errer au milieu des chré-

tiens réunis pour intercéder en leur faveur. Il nous supplie de faire l'aumône à

Ces pâles mendiants qui demandent le ciel.

“ Donnez, ” s'écrie-t-il,

Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'ame,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts.

Apportez ce tribut de prière et de larmes,
Afin qu'en ce moment terrible et plein d'alarmes,
Où de nos jours le terme enfin sera venu,
Votre nom répété par la reconnaissance,
De ceux dont vous aurez abrégé la souffrance,
En arrivant la-haut, ne soit pas inconnu.

Et, prenant ce tribut, un ange aux blanches ailes,
Avant de le porter aux sphères éternelles,
Le dépose un instant sur les tombeaux amis ;
Et les mourantes fleurs du sombre cimetière,
Se ranimant soudain au vent de la prière,
Versent tous leurs parfums sur les morts endormis.

Cette seule pièce suffit pour ranger Crémazie dans la famille des poètes d'élite. C'est de la poésie vraie, de la poésie sentie, qui s'échappe du cœur pour aller au cœur.

THOMAS CHAPUIS,

(A continuer)

CHRONIQUE.

AUJOURD'HUI, 15 octobre, en passant par le " Rond de Chêne " pour gagner la rue St-Louis, j'ai été frappé de voir combien la pluie et le vent des derniers jours ont abattu de feuilles sur le chemin. L'on y marche comme sur un tapis. Partout alentour, les arbres sont dénudés ; il fait froid et il n'y a pas jusqu'au pavé à sec de la petite fontaine qui ne semble participer à la tristesse générale. L'on y voit le petit bonhomme de pierre, au sommet, dans une attitude d'athlète, le corps demi penché, ayant l'air de soutenir avec effort la petite colonne d'eau qui ne monte pas. De quelque côté que l'on regarde tout est sombre. Est-il donc vrai que nous sommes déjà en plein automne, cette morte saison comme on dit si justement à la campagne ? La verdure des bois prend une couleur purpurine ou terne, les gelées de la nuit blanchissent le gazon, le vent, comme

un messenger de tristes nouvelles, vient gémir à nos portes ; mais tant que les feuilles ne tombent pas, il semble que l'automne n'est pas encore arrivé. Puis, en dehors du calendrier, dites donc, qu'avons nous eu d'été en l'an de grâce mil huit cent quatre-vingt-trois ? Rien de constant dans la température, quelques aperçus de chaleur et de soleil ; peut-être trois semaines de beau temps en tout. N'est-ce pas là un éclair à travers les nuages, je dirais volontiers un soupçon d'été ? En feuilletant l'autre jour le premier volume de l'histoire du Canada par l'abbé Ferland, à la fin, dans un petit tableau comparé de température, je vois qu'au 15 octobre 1608, époque de la fondation de Québec, " il y eut quelques gelées blanches et les feuilles des arbres commencèrent à tomber. " Autrefois, l'on entretenait l'espoir que le climat deviendrait de plus en plus doux. Les défrichements étaient peu considérables et l'heureuse transformation devait s'opérer à mesure que se coloniseraient nos terres. L'expérience a démontré que l'on s'est mépris sur les causes vraiment agissantes de la température. Durant trois siècles, ces choses se sont opérées sur une large échelle,—culture, défrichement, colonisation,—et la température n'a guère varié. C'est aussi la conclusion de M. Ferland. Néanmoins, il paraît qu'aujourd'hui nous avons moins de froid et de ces chutes de neige qui mettaient autrefois, le vent aidant, les chemins à l'égalité des toits. " Je me rappelle cinquante années en

arrière, me dit ce matin un ancien ; nous n'avons plus d'hivers comme dans le bon vieux temps. "

" Allez donc avec vos étés, boude un autre, un Français qui visite régulièrement notre pays, depuis quelques années, votre belle saison à vous autres c'est l'hiver. " Après tout, les saisons ne sont-elles pas un point réglé dans les conseils de l'Ordre éternel ? Étés longs ou courts, automnes prématurés ou tardifs, qu'importe à la vie ! Les années suivent leur cours inflexible sans augmentation ni diminution du temps que la Providence leur a compté, et il est certain que nous joncherons le sentier quelque part, un jour, comme ces feuilles sèches que le vent moissonne sans pitié autour de nous.

Le mois d'octobre emportera sa part de souvenirs et de regrets dans ses courtes annales. Le vingt-sept est le départ du Gouverneur-général et de la Princesse Louise pour l'Europe. La Princesse a été délicatement et justement louée par un écrivain des *Nouvelles Soirées*. Ce serait gâter le tableau que d'y ajouter quelque chose. Dès le moment qu'elle eut mis le pied sur nos bords, en effet, l'on put admirer cette simplicité pleine de goût, cette noblesse et cette haute distinction qui respirent dans toute sa personne. Elevée sur les marches d'un trône, accoutumée à fouler les parquets des cours européennes, parmi une société de souverains et de nobles, notre Princesse aura bien souvent trouvé à redire, dans un pays encore jeune

relativement, avec un entourage peu fait à toutes ces grandeurs. Nous ne pouvons en tout cas manquer de voir dans le fait qu'elle a passé ce long temps avec nous, la preuve de l'intérêt que nous porte notre Gracieuse Souveraine. Puisse au moins la Princesse Louise emporter avec elle le témoignage de notre entière gratitude comme celui de notre fidèle attachement à la couronne d'Angleterre.

Quant au Marquis de Lorne, son séjour parmi nous comme celui de sa noble compagne est acquis à l'histoire et il y restera profondément gravé. Il faut bien avouer que la magnifique administration de Lord Dufferin avait créé avant lui un vide difficile à remplir, une succession malaisée à recueillir. Le triomphe du Gouverneur Lorne est de n'avoir subi aucune éclipse après un tel prédécesseur. Il a été égal à sa tâche. A ce large esprit qui embrasse tout, il a joint le tact et la sagacité, qualités non moins nécessaires à un homme d'état pour gouverner. Il sut bien vite apprécier, comme l'avait fait d'une manière si juste Lord Dufferin, le rôle que sont appelées à jouer les différentes races qui se partagent ensemble la terre du Canada. Doué de beaucoup de prudence et possédant bien la constitution anglaise, dans les circonstances difficiles qui marquèrent les commencements de son administration, il n'eut pas de peine à tenir l'équilibre entre les partis et à appliquer les prin-

cipes qui régissent notre hiérarchie constitutionnelle. On lui doit cette justice qu'il n'a rien négligé non plus pour se rendre compte des besoins et des ressources nombreuses du pays. Homme d'une haute culture intellectuelle, il chercha constamment à promouvoir l'avancement dans toutes les branches de l'industrie et du savoir, et il laisse, en partant, une mémoire qui ne se perdra pas, dans les diverses institutions du pays. En somme, il a su continuer très habilement le mouvement déjà imprimé à la confédération par d'illustres devanciers, dans la voie du progrès universel. N'oublions pas surtout qu'il y a tels conseils et telles leçons par lui donnés qui doivent être soigneusement médités par nos journalistes et nos hommes publics. L'on peut sans blesser la justice accorder à Lord Lorne le droit de compter parmi ces intelligents administrateurs qui font la gloire de l'Angleterre et la prospérité de ses colonies.

Son remplaçant, le Marquis de Lansdowne, trouvera un chemin tout tracé en arrivant, et il se propose sagement de le suivre. A son début, au moins, l'atmosphère politique est calme et tout serait peut-être dans une paix d'Auguste si ce n'était d'un pan de l'édifice fédéral mal affermi à l'intérieur : Québec et son ministère.

Un homme distingué et connu pour un homme de bien, élégant orateur et chef de parti, disait dernièrement avec tristesse que le niveau moral a

baissé dans le pays. Il n'est pas besoin, ce semble, d'être grand homme pour s'apercevoir que les consciences politiques y ont subi de notables altérations. La Revue a un autre objet que celui de discuter les mille et un incidents de la vie publique. Elle néglige, autrement dit, les causes secondes pour s'occuper surtout des causes premières. Or, l'on peut rapporter toutes ces défaillances à une cause qui a singulièrement consumé de pouvoirs humains partout, et c'est le sensualisme. Notre temps est dévoré de la soif de jouir. Cette maladie semble avoir surtout pénétré parmi nous, depuis une génération. Jeune encore comme peuple, nous donnerons bientôt sérieusement, si nous n'y prenons garde, dans des vices qui appartiennent à la décrépitude. Le système de gouvernement que nous pratiquons y est pour quelque chose. A part cela, pas assez d'indépendance de fortune chez nos hommes publics. Ce que nous appelons la classe populaire ne comprend pas bien non plus les services qui lui sont rendus, les sacrifices qui sont faits pour elle, chaque jour. Quand un politicien est pauvre et qu'il est payé d'ingratitude par dessus le marché, en subissant dans le premier cas une situation pénible, il souffre, dans le second, d'une grave injustice qui diminue singulièrement ce qu'on a droit d'attendre de lui. Ajoutez à cela que dans un système aussi facile d'accès à toutes les charges publiques, l'intrigue n'est guère empêchée. Rien d'insubor-

donné comme cette nuée d'intérêts particuliers qui se heurtent contre les ministères. Une fois la trame nouée, si les *Catilinaires* ne paraissent pas, il faut — ce qui est aussi rare — la vertu d'un Caton pour ne pas succomber. Maintenant, je suis encore à trouver un homme réfléchi qui dise que le sentiment populaire s'obtient au moyen de notre suffrage universel mitigé. *La grande voix du peuple*, on voudrait très volontiers la laisser parler, mais elle est muette partout, excepté sur le parchemin des chartes. Puis, quel spectacle que ces vautours de la cabale dans les élections! Ceci n'avait pas échappé aux pères de la Confédération quand ils en vinrent à fixer la durée des parlements. Il n'y a pas, écrivait l'un d'eux, de cause plus active de démoralisation que les élections parmi le peuple. Oui, parceque ceux qui ont mission de l'éclairer n'ont souvent pas le sens du plus commun honneur. S'ils sont intelligents — chose alors assez contestable — ils manquent de caractère absolument, et il faut bien le dire, ce n'est pas au Monomotapa que des chefs de parti feront des compromis à avilir toute une nation. . . . La génération qui pousse aura donc à suivre peu d'exemples immédiats derrière elle. Elle sera contrainte de remonter plus loin et plus haut dans l'histoire. Autrefois, naguère encore, il y avait un contrepoids moral plus présent, si je puis dire ainsi. On l'a volontairement et sottement restreint. Montesquieu disait dans son temps, lui, que les

monarchies se soutiennent par l'honneur et les républiques par la vertu. Notre petite histoire du Canada, plus pratique qu'un publiciste, ne nous avait rien montré jusque-là qu'un médiateur pacifique qui, en maintes occasions, avait sauvé notre nationalité. Il représentait depuis un siècle surtout, la plus pure vertu dans notre république. Il était donc bien à craindre ! Nous verrons bien comment les événements — socialement parlant toujours — termineront le procès des *ingérences*. . . . Eh ! mon Dieu, quel enfant ne savait pas que l'exagération, le faux zèle n'ont jamais rien fait de bon en aucune chose de ce pauvre monde ? Chacun sa sphère. Amener à la vérité et à la justice, c'est bien cela ; mais la question, comme dit un autre, est toujours d'attacher le grelot au cou du chat. . . .

En retour de malheurs réels et qu'il n'est guère possible de nier, le peuple du Canada est un peuple heureux en somme, et la Providence qui peut-être a fait maugréer plus d'un agriculteur avec les pluies du printemps, paraît avoir versé dans ses greniers une abondante moisson. A l'heure où je trace ces lignes à la hâte, je suis à la campagne, à Plessisville de Somerset. La métropole des Cantons de l'Est, comme l'appelle Mgr Signaï, parce que c'est là que vint se fixer le premier prêtre qui résida dans ces cantons, est située à 50 milles environ de Québec et à 21 du fleuve St. Laurent, en droite ligne. J'ai eu le plaisir de dîner, là, avec

un compagnon d'enfance, riche cultivateur maintenant, et qui a l'esprit d'estimer son indépendance et sa tranquille vie plus qu'aucune profession au monde. Cette année, ses bâtiments sont pleins jusqu'au faite, et, ses récoltes étant finies, il n'a plus que quelques travaux d'entretien à faire d'ici au printemps prochain. Que le poète a eu raison d'appeler heureux l'homme des champs qui connaît l'étendue de ses biens ! *Sua si bona norint !* disait Virgile.

Le chemin de fer du Grand-Tronc nous amène de Québec à Plessisville. C'est la grande artère commerciale des Bois-Francs dont Plessisville même est un des plus jolis sites. Le village est situé dans une baïsseur que forme la petite Rivière Blanche. Celle-ci le traverse en croix, coulant du sud-est au nord-ouest. Des deux collines qui le bornent à l'est et au nord, Plessisville a réellement l'air d'une petite ville. La grande rue St-Calixte est bordée d'arbres et semée sur tout son parcours de jolies maisonnettes à droite et à gauche. Le toutensemble est très pittoresque en été. Le commerce y a toujours été florissant, l'endroit servant de débouché aux paroisses sud et nord qui l'entourent et dont il est comme la capitale. La paroisse de Somerset ne va guère au-delà de quarante ans. Et comme tout est changé depuis ce temps ! Il n'y avait, à cette époque, presque aucun défrichement dans cette

partie Est. Quelques cabanes commencèrent à s'y élever. Un chemin difficile et coupé par de longues savanes conduisait de là à Québec et aux Trois-Rivières. Les premiers colons vinrent des environs de ces deux villes. Un petit moulin à farine s'établit sur les bords de la rivière. Avant, à quelque distance de cet endroit, le capitaine Lupien, de Bécancour, avait bâti une perlasserie. C'est là, en 1837, que fut célébrée la première messe, par M. Olivier Larue, curé de Gentilly, et le premier prêtre qui ait visité ces cantons. On la dit ensuite dans le moulin jusqu'au 9 mai 1840, époque où la chapelle fut enfin ouverte au culte de la petite colonie. J'ai entendu raconter souvent par les anciens que l'on allait à Québec à pied chercher de la fleur et du grain ; 50 milles à pied avec une charge sur le dos ! Dans leur dénûment extrême, quelques fois les colons furent obligés de se nourrir de soupe faite aux herbages seulement que l'on ramassait dans les bois. Hélas ! que de travail, de dévouement et de religion ! Qui pourra jamais le rappeler dignement ! La providence a béni les premiers colons d'une manière remarquable. Eux et leurs descendants sont certainement les plus riches et les plus considérables de toute façon. J'ai parlé de défrichements. Un de mes grands oncles, au dire de mon père, avait défriché presque la moitié de Stanfold, la paroisse voisine. Eh bien ! j'ai tout le respect possible pour la génération présente, mais je doute qu'elle soit

capable de pareils prodiges. Elle est trop *polie* aujourd'hui. Qui donc osera se mesurer avec ces anciens ! Quand je songe combien les voisins dans une paroisse, les paroissiens s'aimaient et s'amu-
saient autrefois ensemble, et que je constate les changements qu'ont suscité les affaires et l'amour du gain partout aujourd'hui, ce petit vernis d'éduca-
tion, je deviens facilement le *laudator temporis acti* du poète romain. La politesse comme je l'entends n'a jamais été que la fausse monnaie de la civilisa-
tion. Civiliser, c'est développer à la fois les forces intellectuelles, morales et physiques. Aujourd'hui, l'on a gagné peut-être en esprit, mais pas en bon
sens, en savoir, pas en morale, en délicatesse, pas en force. Que sommes nous donc de plus ? Ne soyons pas pessimistes, mais depuis quelques années, il s'opère une grande révolution sociale dans notre
pays. Parmi l'ancienne génération, un grand nombre de membres à la vérité ne savaient pas lire. Elle disparaît pour faire place à celle qui croit le
savoir. Certes, l'éducation est un bienfait de Dieu et quand la Divinité elle-même en est le terme, il est sûr qu'elle est un perfectionnement. L'igno-
rance est souvent mère de l'immoralité. Nos pères n'étaient pas instruits, non ; mais ils cultivaient la terre et fréquentaient leurs églises. Je me rappelle qu'un grand évêque de ce pays prêchait un jour sur les maux de l'émigration. Il rappelait aux jeunes gens le souvenir de leurs pères, anciens colons à l'âme généreuse. C'était à Stanfold. Il en

vint à examiner pourquoi les cultivateurs ont en général un sens aussi droit, un jugement aussi solide, une sensibilité quelques fois exquise. " C'est, dit-il, qu'ils me semblent plus près de la nature que les autres hommes. Ils sont en rapport presque immédiats avec la Souveraine Intelligence. Ils voient germer la terre, pousser ses grains, ses fleurs admirables, toutes choses qui contiennent des leçons que les plus beaux livres n'ont pas."

Ce furent à peu-près ses paroles et je me rappellerai toujours avec quelle éloquence patriotique et religieuse il entretint la paroisse nombreuse et recueillie. C'était un jour de bénédiction d'église. L'on préfère aujourd'hui le travail à l'étranger dans des manufactures à la culture simple et solide dans le pays. Oui, l'éducation ou pour parler plus correctement, l'instruction est une belle chose, quand elle est assise sur des bases solides. Mais, il y a des rangs dans la société. Chacun son rôle. L'instruction doit être diverse quant à l'objet et propre quant au rang qu'occupe ou doit occuper l'individu, dans le monde. Telle personne a une instruction inutile pour le rang qu'il occupe dans la société. Alors, elle constitue un danger. Telle autre, et c'est le plus souvent, n'en a pas suffisamment pour la position qu'elle occupe. N'est-ce pas là encore un danger ? Dans le premier cas, il me semble voir un homme porter une arme à feu en temps de paix. Dans le second, c'est celui qui n'en a pas en temps de guerre. Combien de

dévoqués au bas degré de l'échelle ! Combien de personnes déplacées en haut ! La demie instruction a causé plus de désordres dans la société que l'ignorance même ; car, rarement avec celle-ci, l'individu est-il privé de vertu simple et solide, tandis qu'avec l'autre il n'est presque jamais sans envie, ni gonflement d'esprit. Aujourd'hui, l'on acclame le mot d'ordre : instruons le peuple. C'est une manie. Bah ! On l'a bien fait souverain. Je parle surtout des anarchistes français.

Je ne connais pas de chose plus bête que cette souveraineté que l'on crie pardessus les toits. Je conçois des erreurs sur la nature de l'esprit. Je conçois les platitudes des philosophes depuis Pythagore jusqu'à Hegel et Condillac avec sa statue. Je ne conçois pas une bêtise comme celle d'un *peuple souverain*. Ça ne s'explique que par des raisons de la force de celle-ci par exemple : Dans le poisson c'est la queue qui gouverne. Platon a dit quelque part, je crois, qu'il est heureux que l'homme ne puisse accroître son corps comme il accroît son esprit en l'ornant de connaissances. Avec cette faculté que la Providence a jugé très à propos de ne pas nous octroyer, il y a longtemps que le siège des sens aurait changé de place, à notre époque. Notre poisson aurait indubitablement l'instinct qui le guide fixé à sa *queue souveraine*. L'on sait ce que les institutions populaires ont coûté à l'Europe et nul ne

sait ce qu'elles coûteront à l'Amérique, a dit de Bonald. Le popularisme façonne l'individu à l'égoïsme et disjoint les pièces de l'édifice social. Ce n'est ni plus ni moins qu'un morcellement de l'unité. Nous n'en sommes pas encore là ici. Mais si jamais le courant menaçait de nous entraîner, il faudrait avoir sans cesse ces paroles de notre historien à l'esprit : " La force d'un peuple s'appuie sur ses traditions. " Ce souvenir de Garneau peut bien venir après l'hommage éclatant qu'un de ses admirateurs, un écrivain distingué de ce pays, vient de lui rendre.

M. Chauveau a fait une œuvre qui couronne d'un dernier reflet de gloire notre historien national. Cet écrit supérieurement fait, inspiré par le patriotisme le plus pur et le plus élevé, consolide deux renommées qu'on ne pourra désormais plus citer l'une sans l'autre. Il n'en restera pas là sans doute et aura aussi son couronnement. L'on dit, entre autres, qu'à la réunion de la Société Royale, qui doit avoir lieu prochainement à Québec, plusieurs ouvrages dont il est un seront cités et lus en partie. Celui de M. Chauveau devra même briguer les suffrages de l'Académie française.

Ici, un nom se présente de lui-même sous ma plume, une renommée littéraire qui s'élève : c'est Laure Conan. Deux nouvelles écrites d'un cachet particulier et absolument originales dans les lettres canadiennes, ont révélé au public un talent

remarquable, ce sont : " Un Amour Vrai " et " Angéline de Montbrun."

Il n'y a rien de plus purement écrit, ni de plus chastement conçu que ces deux compositions. Elles procèdent par correspondances et l'auteur rappelle souvent la merveilleuse plume d'Eugénie de Guérin. Rien qui révèle ces teintes malades du siècle dont tous les romans raffolent. Les tristesses de l'âme y sont douces comme ces voiles légers qui décorent un pan du firmament. C'est l'ombre de la perspective dans un tableau. Le sentiment y est naturel et juste, quelquefois exquis. La sensibilité révèle la touche délicate d'une femme. Point d'intrigue qui décèle souvent aussi plutôt l'artifice que le talent dans la composition.

Angéline, ce poème en prose, d'un style élevé et pur, si vrai par le fonds et si sincère par la forme, rappelle une des plus touchantes productions de Goëthe : " Hermann et Dorothee." Toutes ces nuances du sentiment, ces passages alternatifs de la joie à la tristesse, ces actes de foi, cette courageuse fierté et cette résignation dans le malheur qui en forment le fonds, sont peints d'une main sûre et habile. Laure Conan a pris la manière et le ton d'ouvrages bien connus de notre temps, mais sans trop sacrifier de cette originalité qui est son caractère et le premier parfum d'un livre. Elle appartient à l'école de Madame Swetchine et de Madame Craven. Ce

genre du reste répond admirablement à l'état de certaines âmes dans le monde, celles qui se complaisent dans la solitude et l'isolement, ces personnes sensibles qui se font une retraite pleine de méditation et de douces rêveries, ou qui encore, fatiguées du milieu social où elles ont vécu, se retirent en elles-mêmes pour ne goûter plus que les charmes de l'étude et de la vie intérieure. Maurice est un autre Albert comme Angéline est une autre Alexandrine. Ce genre doit autant à la piété qu'au talent. Combien de belles âmes, de nature sympathiques se reconnaîtront à la lectures de ces pages ! Les esprits délicats surtout ne manqueront pas de s'y délecter. C'est dire qu'elles ne sont pas faites pour tout le monde. Quiconque n'est pas doué de cette faculté de ressentir vivement les moindres émotions de l'âme ne les comprendra jamais. Il y a une infinité de nuances dans le sentiment comme il y a une infinité de parfums dans la nature et c'est comme un choix des plus intimes que Laure Conan a voulu faire. Dieu est à toute chose et c'est peut-être dans les replis cachés de l'âme que l'on aperçoit mieux les perspectives de l'infini. Ce n'est pas à dire pourtant que Maurice et Angéline ne ressemblent pas à des personnages de la vie réelle, Ils y touchent par beaucoup de points, grâce à la mesure que l'esprit de l'auteur sait mettre dans tout ce qu'il écrit. Ils sont une leçon vivante. La piété et la douceur d'Angéline sont à imiter

comme le désenchantement de Maurice si accablant de tristesse est à prévenir. Il montre en même temps la légèreté et l'inconstance humaines aux prises avec un entraînement irrésistible qui s'appelle la beauté. Il y a déjà plusieurs mois que j'ai lu Angéline de Montbrun. Il y aurait peut-être quelques défauts à toucher ; mais comme je n'ai pas même dit tout le bien qu'elle mérite, je finis avec les remarques suivantes : Le talent de Laure Conan est un talent qui promet. Ces drames de la vie strictement intime ne sont que le premier pas. Avec l'instruction solide qu'elle possède, son esprit, un penchant décidé aux études morales, elle peut sans crainte de s'aventurer étendre le cercle de ses compositions.

Angéline de Montbrun, malgré quelques défauts, la trop grande ressemblance peut-être des personnages qu'elle met en scène, leur manière uniforme de sentir et de rendre, n'en est pas moins déjà un des romans les plus élevés par le fond, peut-être par la forme, le roman le plus purement écrit de la littérature canadienne.

J. E. PRINCE.

NOUVELLES SOIRÉES CANADIENNES.

COMITÉ DE RÉDACTION

M. J. C. TACHÉ,	L'HON. A. B. ROITHIER,
M. ERNEST GAGNON,	L'ABBÉ APP. GINGRAS,
L'ABBÉ FRUCHÉST,	M. THOMAS CHAPUIS.

COLLABORATEURS

L'HON. P. J. O. CHAUVEAU,	M. LOUIS H. FRECHETTE,
M. ARTHUR BUES,	M. NAPOLEON LEGENDRE,
M. OSCAR DUNN,	M. FAUCHER DE ST-MAURICE,
M. JOS. MARMETTE,	M. BENS. SELTY,
M. J. A. N. PROVENCHE,	M. L. P. LEMAY,
M. J. A. POISSON,	L'HON. E. GERIN,
M. J. TASSÉ,	M. ALFRED GARNEAU,
M. A. ACHINTE,	DR DIONNE,
M. A. N. MONTPETIT,	M. A. GELINAS,
M. ALPH. LUSIGNAN,	M. T. P. BEDARD,
M. J. E. PRINCE,	M. A. MICHEL,
M. ERNEST MARCEAU,	M. JAS. PRENDERGAST,
M. GEO. LEMAY.	L'ABBÉ J. C. LAFLAMME,
L'HON. HECTOR FABRE,	L'ABBÉ VICTOR CHARLAND.

DIRECTEUR :

LOUIS H. TACHÉ,

P. O. Boîte 945, Québec.

Toutes correspondances concernant la rédaction devront être adressées au directeur de la Revue.

